

du drame, et dont l'absence nous paraît si grave, qu'elle ôte toute valeur aux conclusions. Mais, me dira-t-on, M. St-Marc Girardin n'a-t-il pas jugé le système en jugeant les œuvres? Non, vraiment. Si le XVII^e siècle avait apprécié le *novum organum* de Bacon sur les applications qu'il en a faites, le nom de ce grand homme fut-il devenu si vite immortel? Et, sans nous arrêter ici sur l'incertitude des jugements contemporains, toute la littérature dramatique de nos jours est-elle bien représentée dans le livre de M. Girardin pour qu'il ait pu tirer cette conclusion que l'art moderne allait en décadence? « N'a-t-il pas fait plutôt le procès, sommairement instruit, d'un seul homme? » S'il y a le lyrisme et le drame de Hugo, il y a aussi le lyrisme de Lamartine et le roman de G. Sand. Or, sur G. Sand M. Girardin a dit un mot seulement, et je ne le trouve pas heureux. Cette observation est grave : c'est la moitié de notre littérature dramatique oubliée. Voilà deux péchés d'omission qui doivent peser un peu sur la conscience d'un critique.

Oui, il y a eu un excès dans les tentatives de l'école moderne, le drame a souvent dégénéré en mélodrame et en mauvais mélodrame. La cause en est aux choses humaines : les réactions sont toujours violentes. Mais de nouveaux éléments, ignorés du théâtre classique, ont été introduits dans le drame moderne. Cette source nouvelle d'émotions vives et vraies a peut-être été exploitée avec une ardeur imprudente, nous le voulons, mais sa découverte est un progrès, un immense progrès qui rend impossible le succès des imitations de nos grands classiques. Ce sont des discussions sur ces choses que nous aurions désiré trouver dans le livre de M. Girardin ; il les aurait certainement éclairées, en les abordant. Il ne l'a pas fait et le cercle de ses observations ayant été insuffisant, le reste ne suffit pas pour nous amener